Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 28 septembre 2016. Tino Sehgal, Peck, Pite, Forsythe…



Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 28 septembre 2016. Tino Sehgal, Peck, Pite, Forsythe… Chorégraphes. Arthus Raveau, Marion Barbeau, Marie-Agnès Gillot, Hugo Marchand, Ludmila Paglierot… Ballet de l'Opéra de Paris. Elena Bonnay, Vessela Pelovska, piano. Philip Glass, James Blake, Max Richter, Ari Benjamin Meyers, musiques. Nous sommes invités à la deuxième représentation du programme ouvrant la saison Danse 2016 – 2017 à l'Opéra National de Paris. Aux reprises heureuses de « In Creases » de Justin Peck et du délicieux « Blake Works 1 » de William Forsythe se joignent une création du chorégraphe conceptuel Tino Sehgal et la création de « The Season's Canon » de la chorégraphe canadienne Crystal Pite. Une soirée contemporaine, protéiforme, aux curieuses ambitions extra-chorégraphiques.

Tino Sehgal où l'art qui n'ose pas dire son nom Sonate divertissante, ma non tanto

Une heure avant la présentation les espaces publics du Palais Garnier sont habités par quelques œuvres de Tino Sehgal. L'artiste contemporain tient la bannière de l'art éphémère et provocateur, ma non troppo, il réussit à distraire le public se promenant à l'Opéra. Comme une forme sonate, il clôture la soirée avec une création sans titre où, pendant les 12 minutes de la fabuleuse musique live du compositeur Ari Benjamin Meyers, il y a un peu de danse, un peu partout dans la salle sauf sur scène. Puis les quelques danseurs du Corps de Ballet chantent un peu en quittant l'auditoire qui est sensé le suivre jusqu'au grand escalier, où ils continuent à faire des notes, plus ou moins, devant les yeux béats de la grande majorité des spectateurs. Dans un coin, se trouve Tino Sehgal avec un visage rayonnant d'auto-satisfaction. Nous félicitons d'ores et déjà l'administration de l'Opéra pour ces efforts visant l'élargissement des horizons artistiques de la maison nationale, et en conséquence l'ouverture du public, habitué à une autre dynamique. Sur ce, la création de Sehgal est de grand intérêt parce qu'elle permet d'éveiller davantage l'esprit critique, peut-être trop longtemps distrait par la beauté immaculée et l'excellence technique de la danse classique française. Or, l'œuvre elle même, à laquelle on dédie 5 pages au programme expliquant le concept, ou plutôt l'absence de, laisse perplexe. A côté de la richesse chorégraphique et la profondeur conceptuelle de « 20 danseurs pour le XXe siècle » de Boris Charmatz, qui a ouvert la saison précédente de façon étonnante, la « chorégraphie » de Sehgal paraît beaucoup trop modeste, pour dire le moindre.

Décontraction, athlétisme et

brio américains à Paris

DÉCONTRACTION, ATHLÉTISME ET BRIO AMÉRICAINS À PARIS. En mars 2016, le jeune danseur et chorégraphe Justin Peck fait ses débuts à l'Opéra de Paris avec « In creases », maintenant repris pour l'ouverture de la saison. La musique répétitive de Philip Glass, parfaitement interprétée par Mme. Bonnay et Mme. Pelovska aux pianos, est le fond musical idéal pour la danse athlétique et géométrique du jeune américain. Dans la distribution de cette représentation, Arthus Raveau, Premier Danseur, fait les plus beaux sauts et a la présence la plus marquante du côté des danseurs. Chez les danseuses, le Coryphée Letizia Galloni brille toujours dans ce style à la technique percutante, ainsi que le Sujet Marion Barbeau, avec du peps. Vient ensuite la très attendue reprise de Blake Works 1 de William Forsythe, commande de la maison créée en juillet 2016. Sur la musique électro de James Blake (7 morceaux de son dernier album sont utilisés), les fabuleux danseurs du ballet interprètent ce délicieux cadeau et hommage à la danse dans toutes ses formes.

Pour cette reprise avec une distribution légèrement modifiée, le style décontracté néo-classique de Forsythe est toujours là, et nous sommes étonnés de découvrir le Coryphée Hugo Vigliotti tout à fait remarquable lors du deuxième mouvent, le trio « Put that away ». Il fait preuve d'une belle perfection technique, avec ses mouvements saccadés, une désarticulation, une gestuelle et une fluidité surprenantes (surtout après les performance révélatrices du très jeune Coryphée Pablo Legasa aux premières passées). Le Premier Danseur François Alu dans le duo avec Léonore Baulac « Color in anything » prend des libertés heureuses à l'occasion. Si en juillet, nous attendions avec impatience la fin du morceaux (le seul bémol, et petit, de la création), nous trouvons à présent, le couple digne d'éloges, Alu un peu moins utilitaire, faisant davantage

des tours qu'il affectionne, et la Baulac est toujours une vision de la danseuse classique par excellence, expressive et virtuose. « I hope my life » est un moment où la fugue et l'entraînement chers à Forsythe se mettent le plus en évidence, avec les géniales performances d'Hugo Marchand et Léonore Baulac, ainsi que Ludmila Pagliero et Germain Louvet. Les premiers sont tout entrain, sans arrêt, avec une allure hyper stylisée. Les seconds rayonnent techniquement, la Pagliero avec une extension insolite, des pointes saisissantes, et l'attitude de Star et/ou Etoile qui lui sied bien ; Louvet avec ce je ne sais quoi d'élégance et de légèreté, il deviendra peut-être le Prince Désiré de la compagnie, telles sont ses qualités.

Dans le « Wave Know Shores » qui suit remarquons l'interprétation du Sujet Sylvia Saint-Martin, à la présence distinguée, et avec un investissement palpable se traduisant en une danse alléchante. « Two Men Down » met en valeur les beautés et physiques et artistiques des danseurs hommes. Comme ce fut le cas à la création, le Premier Danseur Hugo Marchand est hyper performant, athlétique à souhait. S'il est un peu moins sauvage qu'à la création, l'attitude relax dont il fait preuve ce soir s'accorde superbement au langage Forsythien, où la formidable exigence technique est habillée d'une désinvolture à l'effet frappant. A la fin du ballet, nous sommes littéralement abasourdis par les bravos sonores de l'auditoire. Un aspect révélateur de la réussite de cette dernière création parisienne de Forsythe (en dépit des critiques isolées souvent liées aux préjugés sur la musique électro-soul), est le fait qu'il touche, visiblement, un grand échantillon de la population ; notre voisine de gauche criait ses poumons en louange aux danseurs, celles de droites également, inondant la salle de la vibration la plus gratifiante pour un artiste. La première avait 75 ans, les dernières étaient dans la trentaine. Il eut au moins 8 rappels

bien mérités !



La création de Crystal Pite vint après. Invitée à l'Opéra pour la première fois, elle propose une chorégraphie sur la musique des Quatre Saisons de Vivaldi revisitée par le compositeur Max Richter. Ancienne danseuse du ballet de Francfort et chorégraphe résidente au Nederlands Dans Theater « The Seasons' Canon » met en mouvement un grand nombre de danseurs de la compagnie dont notamment les fantastiques Etoiles Marie-Agnès Gillot, Ludmila Pagliero et Alice Renavand, ainsi que les Premiers Danseurs Vincent Chaillet, Alessio Carbone et François Alu. L'œuvre d'une étrangeté saisissante impressionne d'abord par les tenues, tous les danseurs, genres confondus, portent des pantalons baggy à l'air quelque peu post-apocalyptiques et des hauts transparents, ils sont de même tâchés d'une encre turquoise au niveau du cou. Le tout visuel a un aspect tribal transfiguré. Pite se sert de la technique même du contrepoint musical pour faire des tableaux tout à fait organiques, relevant de la nature… Ainsi, amibes et mille-pattes sont représentés sur scène par le moyen de la danse. Il y a là aussi un sens de l'abandon, les mouvements sont parfois presque expressionnistes, mais surtout contemporains. Les questions de genre et de lignes des jambes n'existent pas dans la masse des 54 danseurs aux costumes identiques, enchaînant une série de mouvements contrapuntiques à l'effet indéniable. Les lumières sombres et floues de Tom Visser ajoutent beaucoup à l'atmosphère étrange. Les différents aspects de cette création ne relèvent pas forcément l'inattendu, mais, puisque l'effet esthétique est fort, le tout a une cohésion artistique intéressante malgré l'ambiguïté narrative, oscillant entre abstraction et narration

impressionniste. L'effet esthétique fut tel que l'auditoire n'a pas pu s'empêcher d'offrir aux interprètes des nombreux rappels et une standing ovation de surcroît surprenante.

Un programme délicieusement contemporain et divers, avec la valeur ajoutée d'un questionnement philosophique indispensable après le passage, peut-être aussi éphémère, de Tino Sehgal ; mais où sont surtout mises en valeurs les qualités techniques et artistiques du Ballet de l'Opéra National de Paris, la grande fierté et l'espoir de la danse académique dans le monde. A vivre absolument ! Encore à l'affiche au Palais Garnier le 30 septembre ainsi que les 1, 3, 4, 6, 8, 9 octobre avec plusieurs distributions.

On the other side, création de Benjamin Millepied



PARIS, TCE. On the Other side de B. Millepied. 15-18 septembre 2016. Le Festival TranscenDanses au TCE s'ouvre en septembre 2016 avec la création de Benjamin Millepied (ex directeur de la danse de l'Opéra de Paris : 2013-2016) et sa nouvelle compagnie LA Dance Project. Première avec On the Other Side, couplé avec Helix, sublime partition orchestralel (créée en 2005, création française en 2011, d'une énergie croissante spectaculaire et instrumentalement irrisée) de Esa Pekka Salonen, mise en

ballet par le chorégraphe en résidence et aussi le danseur au sein de la troupe : Justin Peck.
A Paris, le L.A. Dance Project présente son travail spécifique sur la Modern Dance Américaine (marquée surtout récemment par Graham, Cunningham). Le programme associe ainsi l'écriture fondatrice de Martha Graham, la modernité de Forsythe (Quintett) et l'esprit nouveau de la relève avec la dernière création de Millepied (On The Other Side) et celle de Justin Peck, jeune soliste et chorégraphe résident au New York City Ballet.



La concision du trait de Millepied, sa conception millimétrée des tableaux collectif d'une saine et élégante motricité, l'élasticité rythmique des danseurs le positionnent tel le successeur du style new yorkais, porté avant lui par ses modèles Balanchine et Jerome Robbins. Ayant quitté le New York City Ballet en 2011, il a fondé dès 2012, le LA Dance Project pour réaliser son rêve : non plus danser mais dessiner de nouvelles chorégraphies et réinventer à sa mesure, le mouvement et l'idée moderne du ballet. Dans le théâtre parisien qui accueillit l'avant garde et l'impertinente créativité des ballets Russes, dont le scandale du Sacre du Printemps, Benjamin Millepied offre une soirée d'élégance et de créativité dansante qui souhaite être à la mesure de l'histoire du théâtre de l'Avenue Montaigne. Qu'en sera-t-il concrètement ? Réponse à partir du 15 septembre prochain.



LA Dance Project
Benjamin Millepied
Soirée Américaine
Les 15, 16, 17 (à 20h) et 18 (à 17h) septembre 2016
On the other side, création française
Philip Glass, musique
couplé avec, entre autres, HELIX, musique de EP Salonen
Justin Peck, chorégraphie
(première européenne)

RÉSERVER votre place pour la soirée LA Dance Project / Benjamin Millepied



Programme :

Quintett
William Forsythe, chorégraphie, scénographie, lumières
En collaboration avec Dana Caspersen, Stephen Galloway, Jacopo Godani, Thomas McManus et Jone San Martin
Gavin Bryars, musique (« Jesus’ Blood Never Failed Me Yet »)
Stephen Galloway, costumes

Duets
Moon, Star, White première européenne
Martha Graham , chorégraphie
Cameron McCosh, musique (musique du documentaire de 1957 sur Martha Graham A Dancer’s world : Martha Graham and her dance company).

Helix, première européenne

Justin Peck, chorégraphie
Esa-Pekka Salonen, musique
Janie Taylor, costumes

On The Other Side, création
Benjamin Millepied, chorégraphie
Philip Glass, musique
Mark Bradford, décors
Alessandro Sartori, costumes

Danseurs du L. A. Dance Project

Illustrations : Benjamin Millepied (grand format © A. Wagner), Ballet Quintett © R.Schude

LIRE aussi notre **compte rendu de HELIX, en création française en 2011, lors du festival Présence de Radio France, février 2011**

Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier, le 24 mars 2016. Ratmansky, Robbins, Balanchine, Peck : premières.

Ballet de l’Opéra de Paris

Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier, le 24 mars 2016. Ratmansky, Robbins, Balanchine, Peck, chorégraphes. Mathias Heymann, Ludmila Pagliero, Vincent Chaillet, Daniel Stokes… Ballet de l’Opéra de Paris. D. Scarlatti, F. Chopin, I. Stravinsky, P. Glass, musiques. Elena Bonnay, Vessela Pelovska, Jean-Yves Sébillotte, piano. Karin Ato, violon. **Soirée Made in U.S au Palais Garnier ! 4 ballets, dont 3 entrées au répertoire à l’affiche ce soir de l’Opéra de Paris !** Au chorégraphe vedette Alexei Ratmansky, se joignent Balanchine, Robbins et le jeune Justin Peck. S’il n’y avait pas ce dernier, la soirée aurait pu également s’appeler « From Russia with love », tellement la perspective néoclassique présentée est d’origine russe. Une soirée inégale mais dont la conclusion est tout à fait méritoire et enthousiasmante !



Frayeurs et bonheurs des néoclassiques

Celui qui paraîtrait être le chouchou de la danse classique, **Alexei Ratmansky**, ouvre la soirée avec l'entrée au répertoire de son ballet néoclassique (musique de Domenico Scarlatti) : « Seven Sonatas ». Si nous étions de ceux à ne pas avoir détesté son Psyché, nous avons un avis différent pour cet opus. 3 couples de danseurs habillés en blanc post-romantique, tout moulant, tout élégance, s'attaquent à une danse néoclassique qui a été en l'occurrence pas du tout néo dans la facture, et pas très classique dans l'exécution. Quelle perplexité de voir l'abysse qui sépare les danseurs masculins Audric Bezard, Florian Magnenet et Marc Moreau… Surtout les trous dans la mémoire des deux premiers par rapport au dernier, le Sujet qui se rappelle de toute la chorégraphie et pas les Premiers Danseurs, l'étonnement ! Attention, à part les problèmes de synchronisation, il y a du beau dans cette pièce, et si nous prenons les couples séparément, il y a des belles choses… Florian Magnenet a une ligne bellissime, Alice Renavand a du caractère ; Laura Hecquet, de la prestance… Mais combien paraissent-ils disparates et peu complices ! Surtout, Alexei Ratmansky présente une chorégraphie qui réduit la musique de Scarlatti au divertissement dépourvu d'intérêt et de profondeur, pourtant riche en prétention. Une incompréhension qui est de surcroît évidente et rapidement lassante. Mais au moins la danse est charmante, plus ou moins.

Heureusement le couple d'Etoiles composé par Mathias Heymann et Ludmila Pagliero dans « Other danses » de Robbins, fait remonter l'enthousiasme. La chorégraphie sur la musique de Chopin est d'une musicalité incroyable, tout comme l'interprétation des danseurs, dont le partenariat doit être l'un des plus réussis à l'heure actuelle à l'Opéra de Paris. Elle, technicienne de réputation se montre très libre et naturelle ; lui est non seulement un solide partenaire mais fait preuve de virtuosité insolente dans ses sauts impressionnants, et d'une véritable attention à la technique avec son travail du bas du corps. Ils sont poétiques, coquins voire un petit peu folkloriques et c'est pour le plus grand

plaisir de l'auditoire. Le plaisir ne devra pas durer longtemps.

Après l'entracte vient l'entrée au répertoire d'un autre **Balanchine** « **Duo Concertant** » sur la superbe musique pastorale de Stravinsky (Duo concertant pour Violon et Piano, 1931), interprété par Laura Hecquet et Hugo Marchand. Il y en a qui pensent que le ballet est l'un des plus beaux pas de deux du chorégraphe russe, père de la danse néoclassique aux Etats-Unis ; pour nous, il s'agît d'un Balanchine pas très inspiré. Tout y est pour faire plaisir cette nuit, la musique est superbe, les danseurs dansent bien ; elle, avec une certaine délicatesse qui contraste avec l'aspect technique important du ballet ; et lui est tout beau et tout grand, malgré l'aspect quelque peu ingrat et utilitaire de la plupart des rôles pour homme conçus par Balanchine. Nous sommes mitigés comme pour Ratmansky, bien que moins surpris.



JUSTIN PECK, la révélation… Mais le véritable choc esthétique, dû surtout à une belle découverte inattendue, est venu à la fin de la courte soirée, avec les débuts à l'Opéra de Paris du **jeune danseur et chorégraphe américain Justin Peck**, pour l'entrée au repertoire de son ballet « **In Creases** ». Si une histoire au programme expliquant un jeu-de-mot tient plus ou moins la route (In Creases devrait faire aussi référence à une crise quelconque…), le ballet en soi est une très belle découverte ! 4 danseuses et 4 danseurs (dont le retour sur scène du Premier Danseur Vincent Chaillet), sur la musique délicieusement répétitive de Philip Glass (deux mouvements de son opus « Four mouvements for two pianos »), enchaînant une série de mouvements abstraits et quelque peu géométriques dont l'entrain et l'énergie captivent l'audience et installent une cohérence narrative là où il n'y a pas de narration. La

fluidité est impeccable et constante au cours des 12 minutes de l'œuvre. Nous avons bien aimé Valentine Colasante, à la fois radieuse et imposante, tout comme les performances sans défaut ou presque de Vincent Chaillet et Daniel Stokes, mais aussi celle d'Alexandre Gasse, et surtout celle du Sujet Marc Moreau avec un certain magnétisme et ces sauts et tours insolents. In creases est une fabuleuse et très fraîche cerise sur un beau gateau (quoi que plutôt sec) venu d'Outre-Atlantique. Une soirée montrant les bonheurs et préoccupations de la danse néoclassique aujourd'hui, et 3 entrées au repertoire au passage ! **Une occasion bel et bien spéciale à voir au Palais Garnier à Paris encore les 29 et 31 mars, ainsi que les 2, 4 et 5 avril 2016.**